

Janine Massard

Janine Massard est née à Rolle. Elle exerce divers métiers avant de commencer des études de lettres à Lausanne, qu'elle interrompt pour se vouer à l'écriture.

Son œuvre comporte un recueil de nouvelles, un conte, une chronique, mais surtout des récits et des romans, parfois à trame autobiographique comme *La Petite Monnaie des jours* (1985), pour lequel elle reçoit en 1986 le prix Schiller. Son essai *Terre noire d'usine*, qui reconstitue la réalité quotidienne des paysans et domestiques de campagne des régions industrielles du Jura, connaît un grand retentissement.

Elle publie *Trois mariages*, analyse de l'institution du mariage à travers les générations et les diverses couches sociales, qui lui vaut le prix des Écrivains vaudois. *Ce qui reste de Katharina* obtient le prix de la Bibliothèque pour Tous en 1998. Elle reçoit le prix Édouard-Rod (2002) pour *Comme si je n'avais pas traversé l'été*.

En 2007, elle est lauréate du prix littérature de la Fondation vaudoise pour la culture.

Publié en automne 2005, *Le Jardin face à la France*, roman inspiré par le jardin de son enfance et sa maison branlante avec, en face, la Savoie occupée par les Allemands et la haute figure de son grand-père, descendant des huguenots français.

Trois ans plus tard, paraît *L'Héritage allemand*, roman mais aussi tragédie familiale vue dans le miroir de l'histoire. L'héroïne s'interroge sur l'origine des malheurs qui frappent des personnes de son entourage, liées entre elles par la généalogie et forcément par leur patrimoine génétique.

Après quatre romans, retour à la nouvelle: en automne 2010, un recueil de onze textes intitulé

Childéric et Cathy sont dans un bateau est paru chez Bernard Campiche. En 2013, publication d'un nouveau roman, *Gens du Lac*, qui s'inspire d'une situation réelle: la découverte tardive d'un témoignage de reconnaissance, datant de 1947, adressé à son oncle et à son grand-oncle, apporte la preuve que ces deux hommes ont aidé la Résistance française.

Janine Massard

Terre noire d'usine

Paysan ouvrier dans le Nord vaudois
au XX^e siècle

*réédition revue
et légèrement enrichie par l'auteure*



camPoche

« Terre noire d'usine »,
a paru en édition originale en 1990,
aux Éditions de la Thièle, à Yverdon-les-Bains

Ce livre de poche a bénéficié d'un soutien
de la Ville d'Yverdon-les-Bains

La publication du présent ouvrage
a bénéficié d'un soutien de la Fondation Leenaards



« Terre noire d'usine »,
trois cent quarante-quatrième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition corrigée et légèrement enrichie par l'auteure,
le soixante-quatorzième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Janine Goumaz,
de Charlotte Monnier, de Betty Serman et de Daniela Spring
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : carte postale de Sainte-Croix,
Musée des arts et sciences de Sainte-Croix,
aimablement mise à disposition par Henri Bühler
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand. (Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-382-6

Tous droits réservés

© 2014 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

*À la mémoire de ceux qui m'ont fourni la
matière de ce livre : Albert, Émile, Georges,
Henri, et à ceux qui m'ont écrit ou téléphoné
pour dire que « tout était juste à la virgule
près ! »*

AVANT-PROPOS

TOUT au long de mon enfance, j'ai eu peur des hommes ivres : il fallait éviter les petits chemins, se cacher ou changer de route si une silhouette titubante se profilait. Et quand, dans les hautes herbes de la fin du printemps, j'apercevais, en rentrant de l'école, un homme qui dormait, une bouteille à côté de lui, je me mettais à courir, la bouche sèche, les tripes serrées, des images infernales défilant dans ma tête : ogre, monstre, diable, esprit mauvais, âme endurcie.

Pourquoi fallait-il avoir peur ? J'ai dû grandir pour trouver un semblant de réponse et apprendre que l'alcoolisme avait terrorisé l'enfance de mes parents, que ce soit au premier ou au second degré. Marqués à jamais, ils « buvaient sans alcool », comme ils disaient.

Lorsque j'ai commencé à interroger différentes personnes du Nord vaudois, afin de reconstituer l'histoire de Jacques, j'ai eu, en quelque sorte, la révélation de l'origine de cette peur des soûlons : l'alcool a trop souvent fait partie du quotidien de ceux qui sont nés à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Et avec l'alcool, la violence, le cautionnement, l'insécurité, la misère, la maraude.

Pendant deux ans, j'ai accumulé les témoignages, consulté la presse de l'époque. Avec la matière que j'avais, j'aurais pu faire un roman. Mais je n'ai pas voulu : j'ai préféré reconstituer le récit d'une vie, avec les faits bruts, choquants parfois, en me tenant, délibérément en dehors de la littérature, en écrivant au ras des personnages.

Pourquoi ce parti pris ? Parce que j'avais dans la tête toutes sortes d'images innocentes ; le maître de la moisson bénissant sa table avant de couper le pain ; le vigneron montant à sa vigne, la hotte sur le dos, avec le sourire du lac pour toile de fond.

Au fur et à mesure que parlaient ceux du Nord vaudois, d'autres images se sont imposées : les petits agriculteurs journaliers, trimant sur leurs lopins de terre, occultant, par l'alcool, la dureté de leur vie. La plupart des enfants de ces petits paysans, paysans sans terre, sont allés travailler dans les usines de la région.

Au début, je pensais m'en rapporter à un seul informateur. Très rapidement, j'ai compris qu'il valait mieux recourir à plusieurs témoignages pour avoir une vision plus complète de cette réalité. L'informateur unique me rendait dépendante : il me racontait certaines choses mais ne voulait pas les voir écrites, par exemple la violence des hommes ivres, alors que les journaux de l'époque regorgent des hauts faits dus à la sauvagerie qui se développait sous l'effet de l'alcool. Avait-il peur des mots parce que, dans ce pays, on préfère les choses lisses, propres, en ordre ? On a trop souvent privilégié l'image

d'un peuple paysan « sain, joyeux, pieux ». Tout ce qui viendrait brouiller cette opinion procède du manque de civisme et même de l'obscénité.

Jacques le dit, et tous les autres témoignages le confirment : chez le petit, tout petit paysan, les choses marchaient mieux quand le père ne buvait pas. Et puis, il y avait des villages où tout se passait différemment : la terre produisait plus, les gens s'entendaient entre eux, etc. Mais plus la vie était difficile, plus les gens buvaient, plus la malveillance s'installait.

La partie restée dans l'ombre m'intéressait donc. J'ai éprouvé une urgence à la restituer avant que ne disparaissent les derniers témoins de cette Suisse qu'on n'aime pas évoquer.

Ce travail de recherches m'a permis d'avoir un coup d'œil sur le siècle, sur l'évolution et la transformation des classes populaires, sur la grande pauvreté en Suisse, dont je croyais, comme tout le monde, qu'elle avait pris fin en 1918. J'ai compris pourquoi l'esprit de revendication était absent chez la quasi-totalité des ouvriers de ce pays (Genève et Zurich mises à part, ces deux villes ayant eu plus rapidement un prolétariat conscient de ses droits) : recrutés en campagne, ils avaient appris à endurer en se taisant.

Que celles et ceux qui m'ont parlé de cette région du Nord vaudois, décédés depuis lors, soient remerciés pour tout ce qu'ils m'ont fait comprendre de certains rouages de notre société.

LES VILLAGES DU PIED DU JURA

EN automne, les feuillus et la douceur du soleil donnent au Jura ses plus belles couleurs : dorures sur les rouges des érables, les roux des hêtres et la rouille des chênes.

Nous sommes allés nous faufiler, Jacques et moi, entre ces couleurs, dans les sentiers qui longent l'épaule de la montagne, là-haut, près du ciel quand on regarde d'en bas, sans perdre de vue le trou, pourtant, ces anciens pâturages sur lesquels ont poussé les usines.

Silencieuses. Désormais.

Qui aurait pu prédire dans les années miracles que les ateliers, un jour, ne s'allumeraient plus ?

Je lui parle de ces Trente Glorieuses et des étranges rumeurs qui circulaient, en bordure du Léman, sur les villages industrialisés du Jura :

— Là-haut, disait-on, la vie est facile, les ouvrières vont à l'usine en tailleur et portent voilette, les hommes fument des cigares qu'ils allument avec des billets de banque. Des familles entières partent en vacances, on peut même les apercevoir en été sur le lac Léman où ils ont le culot d'envahir nos bateaux avec leurs airs à deux airs, vous savez de ces airs de tire-toi-de-là-que-je-m'y-mette, et flanqués de gamins tous plus mal élevés les uns que les autres !

J'avais une douzaine d'années ; je lisais les légendes du pays de cocagne où cochons et agneaux rôtis couraient après les gens, une fourchette piquée dans le flanc, en leur criant mange-moi ; où les biscuits pendaient aux arbres, remplaçaient avantageusement les feuilles et repoussaient au fur et à mesure qu'ils étaient engloutis. C'était pareil avec les cochons et les agneaux : à peine en avait-on terminé avec l'un d'eux, qu'un autre revenait, sollicitant le même sort.

Venues des périodes cycliques de famine, ces légendes s'incarnaient dans le siècle, dans notre pays précisément : il suffisait d'aller dans les villages industrialisés du Jura pour y connaître l'abondance. Ces lieux me paraissaient d'autant plus mythiques que leur accès était réservé aux seuls initiés : on n'y allait pas comme ça, il fallait être de là-haut, et les élus vivaient comme des barons mais, prédisait-on, un jour ils retomberaient sur leur nez et ce serait bien fait pour leurs pieds.

Ces échos persistants, nés de la jalousie des besogneux habitant les régions moins favorisées, nourrissaient les fantasmes les plus débridés à l'égard des prolétaires nantis : ils étaient, dans l'immédiat, les seuls qui les tiraient de leur quotidien fait de menue monnaie.

À cette même époque, je reçus une carte postale de Sainte-Croix et je pus enfin me faire une idée d'un de ces villages enviés. Ces immenses usines au milieu des pâturages me parurent comme autant de paquebots immobilisés près des sapins. Ce pays de rumeurs tenaces prenait un visage inquiétant au

moment où il devenait réel. Rien n'était banal là-haut : au lieu de laisser pâturer les vaches comme chez mes oncles de l'Oberland, on avait fait surgir des bâtiments imposants et grincer des sirènes qui servaient de cornes de brume pour diriger les ouvriers perdus dans les brouillards glacés d'un hiver long de six à sept mois. Et, ajoutait la rumeur qui grossissait, s'amplifiait, se ramifiait, « Sainte-Croix, ce n'est rien, ce n'est que de la boîte à musique, mais si tu vas vers les régions horlogères, tu trouveras des gens bien plus riches encore. »

Un jour, je me suis dit qu'il fallait aller fouiller le mythe, découvrir la réalité, mesurer l'écart. Puisque je connaissais Jacques, je lui ai demandé de me décrire sa région. À l'approche de la huitantaine, il pouvait tout me dire, il n'avait plus rien à perdre.

Il a bien ri, Jacques, quand je lui ai parlé de la rumeur. Il m'a dit que des vertes et des pas mûres, il s'en racontait aussi dans les montagnes, mais sur l'Amérique, plutôt, et que ça aidait à vivre de rêver d'un ailleurs parfait.

Il veut bien me raconter son histoire de paysan puis d'ouvrier, mais il me prévient que si je m'obstine à l'écouter et à rapporter, ensuite, ce que je vais entendre, je risque de choquer quelques bien-pensants, eux qui sont persuadés que le bon peuple vivait dans la paix et le bonheur, surtout qu'à l'époque peu de gens connaissaient l'existence des campagnards. On s'imaginait qu'ils étaient riches parce qu'ils avaient une vache à l'écurie et un carré de choux devant la maison !

Contacts ville campagne, c'était zéro, ou à peu près : on allait au vert pour rendre visite à un parent, et encore, tous n'avaient pas les moyens de se *royaumer* en train, ça coûtait cher à une époque où l'argent était rare. Ceux qui avaient la bougeotte ne se penchaient pas sur la condition des petits paysans. S'ils connaissaient un seul gros fermier, ils s'imaginaient que tous les autres étaient prospères. Pour beaucoup, toute la noblesse du travail de la terre était contenue dans *Paysan, que ton chant s'élève au clair matin...*

Il y avait aussi *Le Geste auguste du semeur...* Autant d'éléments qui conditionnaient les mentalités.

Et, du côté bien-pensant, on était sûr d'une chose : les pauvres l'étaient par leur faute, en raison de vices qui les menaient droit à la pauvreté. Mais, au village, chacun savait ce qui cuisait dans sa marmite.

Il me dit aussi, Jacques, que ceux à qui je rapporterai ces faits auraient préféré des histoires de folklore. Elles donnent bonne conscience et rappellent le temps où l'air était pur et l'eau claire. Pour peu que vous y ajoutiez des odeurs de lessive, de pain sortant du four, de plats faits avec moins que rien, comme les croûtes dorées ou les beignets, tous les beignets possibles, aux pommes, aux acacias, aux fleurs de courges, vous aurez droit à des anecdotes attendrissantes à propos d'une vieille bonne d'origine campagnarde, qui disait :

— Oh, mais voilà re-mais qu'y re-pleut !

Et qui était appliquée, assidue, active, fidèle, sédentaire, et comment toutes ces qualités faisaient d'elle une bien bonne bonne, même si elle sentait la bonne parce que Madame et Monsieur ne voulaient pas qu'elle se lave dans leur salle de bains.

2

CEUX qui ont nourri les usines de leur travail sont les enfants de culs-terreux qui se battaient chaque jour pour leur survie et ne portaient pas très haut leurs regards: ils pliaient l'échine sur leurs terres, ça les empêchait de voir plus loin que le bout de leur nez.

Les seuls qui s'en tiraient bien, très bien et même très très bien, c'étaient les gros paysans, deux, trois par village. Ils étaient en bons termes avec le pasteur et premiers en tout: producteurs de blé, de lait, de betteraves, de gros bétail, d'ovins, de porcins, de ceci, de cela. Et municipaux, par-dessus le marché. On les saluait chapeau bas.

Le Nord vaudois grouillait de petits paysans qui ne connaissaient de la vie quotidienne que la dureté, la crasse, la misère, la brutalité. Mais on savait par les journaux que c'était bien pire en Chine, parce qu'on disait du Chinois qu'il était cruel, alors on était contents tout de même d'être en Suisse, même

si certains n'étaient guère mieux lotis que des paysans chinois.

Nous quittons le bel automne pour aller chez Jacques. Il n'a plus l'énergie ni l'envie des longues balades dans cette nature qui a fait partie de son paysage d'ouvrier et qui lui a enseigné ses limites d'homme quand il était paysan, dit-il avant de me faire entrer dans sa petite maison construite pendant les Glorieuses. De là, on a une vue directe sur les grands bâtiments qui ne s'allument plus. Dont l'un, le plus ancien, tombe en ruine. Combien faudra-t-il d'années pour que la nature reprenne ses droits, pour que mousses et lichens préparent le terrain à d'autres herbages qui amèneront les arbres et alors tout pourra recommencer ?

À moins que...

Mais de là, on voit aussi la plaine, celle du pied du Jura et, plus loin, le Gros-de-Vaud, notre grenier. Tout au fond, les Alpes se profilent derrière le lac qu'on est condamné à deviner. Toile de fond bleue, par beau temps.

« Le pays bleu », c'est ainsi qu'on désigne la région lémanique quand Jacques naît, en 1910, dans un petit village de paysans vignerons, entre Yverdon et Grandson, un village que la fraîcheur envahit, en été, dès que le soleil a basculé derrière la montagne. « Et même, dit-il, si j'ai dû gagner ma vie dès l'âge de treize ans, n'allez pas vous imaginer que j'ai eu une enfance pire que

les autres. Mon père était petit agriculteur et possédait deux trois de tout : champs, têtes de bétail, prés, jardins. Ses quelques biens n'étaient pas suffisants pour produire sa nourriture et celle de ses bêtes, alors il louait des terres pour compléter. Quand on était en location, on savait ce qui vous pendait au nez : le bail pouvait être résilié si le propriétaire avait besoin d'argent.

» Mon père allait louer ses bras pour les récoltes chez les gros propriétaires. Quand la terre avait donné ce qu'on attendait d'elle, au moment de ramasser et de moissonner, le petit paysan avait tout liquidé en quelques jours, tandis que le gros fermier en avait pour deux semaines. Alors le petit cultivateur saisissait l'occasion de se faire un peu d'argent liquide en allant à la journée chez les grosses nuques qui le prenaient avec armes et bagages, c'est-à-dire avec le char et le cheval.

» En cas d'années catastrophiques, c'était le plus débrouillard qui mangeait. »

3

L'ANNÉE qui a précédé la naissance de Jacques a été bizarre sur toute la ligne : à Noël, il faisait doux, les tulipes et les jacinthes poussaient leur nez hors de la terre, les bourgeons des lilas étaient prêts à éclater, les fraisiers fleurissaient et on trouvait

des morilles. En été, il y a eu des inondations, dans la plaine de l'Orbe; le lac était en crue. Jacques naît à la fin de cette curieuse année.

Naît ?

Il se faufile entre les mailles de la sélection naturelle. De sa deuxième sœur à lui, huit ans de différence. Autant d'années pendant lesquelles sa mère a fait des fausses couches, mis au monde des mort-nés.

Heureusement que je suis arrivé à un moment où la terre demande moins de soins. Les femmes des petits paysans travaillaient tellement que leur lait ne valait pas grand-chose. Quand auraient-elles trouvé le temps d'être attentives aux bobos des bébés qui peuvent dégénérer ? Je devais être un costaud. J'avais deux grandes sœurs pour s'occuper de moi. Mon père trouvait normal qu'elles me cocolent : j'étais un garçon, ça l'arrangeait bien.

Au village, on comptait trois gros paysans pour quatre cent cinquante habitants. À part quelques artisans et commerçants, tous les autres étaient agriculteurs journaliers.

Les femmes aussi allaient en journée et travaillaient comme les hommes, en gagnant deux fois moins. Les hommes recevaient dans les trois, quatre francs, les femmes la moitié. Et en été, la journée, il fallait la tirer de l'aube à la nuit. En hiver, les coupes de bois dans la forêt occupaient les hommes. Aux femmes, il restait les lessives, la plongée des mains dans l'eau glacée de la fontaine, la peau qui éclatait et se crevassait, les mains qui se déformaient. Ceux qui ne trouvaient rien sur place

allaient s'embaucher aux travaux de drainage dans la plaine de l'Orbe.

Il y avait encore les journées de commune, comme on les appelait. On envoyait le crieur public qui passait dans la rue avec sa sonnette : « Drelin, drelin, drelin, demain, c'est les *rudés* ! »

Alors tous ceux qui étaient disponibles arrivaient, les uns avec le char à gravier, les autres avec leur pelle, leur pioche, leur brouette, pour recouvrir la route. On refaisait aussi les caniveaux au bord des chemins qui menaient aux champs. Tous les hommes valides participaient aux *rudés*, même les importants, et ces journées étaient déduites des impôts. Le cantonnier entretenait en gros tout au long de l'année.

Pour recouvrir la rue, on mettait du gravier qu'on tassait avec un rouleau compresseur. De chaque côté, il y avait des médillons, deux petites rigoles qui ramassaient l'eau de pluie. Ces médillons étaient tapissés de pavés ronds entre lesquels le limon de la route venait s'amasser. L'herbe poussait et, une à deux fois par année, il fallait l'arracher à la main. L'herbicide, on ne connaissait pas encore.

J'avais vingt ans quand j'ai entendu parler, pour la première fois, de « poudre pour détruire l'herbe ». Une poudre qui avait été au centre d'une confusion dramatique : un paysan d'un village voisin avait envoyé sa femme, à l'épicerie, chercher de la « poudre à purger », c'est-à-dire du sel de Carlsbad. La négociante s'était trompée et lui avait fourni du chlorate de soude pour les mauvaises herbes. L'homme est mort dans des souffrances

atroces, et les commentaires sont allés bon train. Tout d'abord, on s'est étonné qu'une épicière de village possède un produit destiné à être vendu en droguerie seulement. Ensuite, pour bien marquer la différence, le chlorate de soude aurait dû être teinté en jaune, conditionné dans un emballage, avec l'étiquette « POISON », et l'indication de la dilution, et non pas entreposé en vrac. On s'est alors rendu compte que certaines choses se faisaient à la bonne franquette et qu'on pouvait difficilement tout mettre sur le compte de l'épicière à cause d'un droguiste négligent.

À part cet incident, on a encore arraché l'herbe à la main pendant longtemps. Chaque printemps, on voyait des annonces du genre : *On demande femmes pour désherber.*

Par contre, quand j'étais gamin, j'entendais fréquemment dire : « J'ai mis de l'engrais chimique. »

Quelle sorte d'engrais ? Personne ne précisait. Je pense qu'il s'agissait de potasse.

Le crieur public avait une fonction importante, au village. Il passait régulièrement et rappelait aux paysans les décisions de la Municipalité ou certains articles du code rural. Il revenait avec des scies du genre : « Chaque propriétaire est tenu de faire ramasser les vers blancs de hannetons, dans les sillons, derrière la charrue, sur tout le territoire de la Commune. »

Il nous rappelait que :

1. La Municipalité interdit le ramassage des dents-de-lion sur tout le territoire de la Commune.

2. La divagation des poules et autre bétail est interdite sur tout le territoire de la Commune.

3. Chacun doit se conformer aux arrêtés concernant l'extirpation du gui sur les arbres fruitiers, sur tout le territoire de la Commune... et que tout contrevenant est passible d'une amende allant jusqu'à douze, treize francs.

Souvent, il ne faisait que répéter des avis qui avaient déjà été publiés dans le *Journal*.

Ma mère m'avait raconté qu'autrefois le crieur public travaillait énormément. Comme beaucoup de gens ne savaient pas lire, il devait annoncer toutes sortes de choses, y compris les décisions prises par le Juge de Paix. Le crieur était un « instrument de justice ». On entendait, disait ma mère, des choses du genre :

Jacques Delacourge et Jules Ducronay ont dû payer, pour ivresse, chacun dix batz.

Amélie H. retire toutes les paroles mensongères, méchantes, venimeuses et injurieuses qu'elle a dites sur sa voisine Pauline B.

La Grand-Rue du village, c'était le lieu de rencontre de tous les habitants. Parmi les points importants, il y avait l'épicerie, la boulangerie, la poste, le café, la fontaine où se faisait la lessive et où venait boire le bétail, la même pour les deux usages. Mais le lieu de rendez-vous quotidien, obligatoire, c'était la laiterie avec une porte qui ressemblait à une place d'affichage pour toutes les communications officielles et pour celles des sociétés : s'il arrivait un accident avec le bétail et qu'il fallait abattre, l'annonce de la vente de cette viande

y était signalée; s'il y avait un exercice de pompiers, c'était là qu'on trouvait la convocation. Personne ne pouvait ni ne devait éviter la porte de la laiterie, piquée de punaises, recouverte de papiers.

L'autre porte qu'il fallait franchir, c'était celle de l'épicerie. Ah!, l'épicier du village et son grand registre sur lequel étaient inscrits les montants des marchandises achetées, c'était une institution! Tout le monde allait à crédit et réglait quand l'argent des récoltes rentrait: c'était le seul moment de l'année où les liquidités circulaient dans les campagnes. Mais il y avait ceux qui pouvaient s'acquitter de leur facture d'épicerie et ceux qui ne le pouvaient pas, les petits paysans chargés d'enfants, criblés de dettes, incapables de faire face à toutes leurs dépenses. Sur le buvard du grand registre, on apercevait ce mot, plusieurs fois épongé et imprimé à l'envers:

110227

110227

110227

Ils avaient besoin de denrées alimentaires comme les autres, mais l'épicier avait aussi besoin d'argent pour assurer le renouvellement du stock.

La boulangerie était un autre lieu de rencontre. À part les ménages de gros paysans qui faisaient leur pain, chacun passait par là. Quand on avait la farine de son champ de blé, on la portait au boulanger qui demandait quelques centimes pour façonner et cuire le pain.

J'avais une sœur, née en 1900, qui a été placée à l'âge de quatorze ans comme servante dans une ferme, du côté de la Broye. Là, il y avait un four banal, donc pas de boulanger au village puisque chacun cuisait son pain.

Les utilisateurs du four avaient trouvé un truc pour résoudre le problème du lundi, parce que le four avait eu tout le dimanche pour se refroidir. Pour le remettre en route le lundi on utilisait plus de bois. Par souci d'égalité et pour éviter des histoires, on organisait une rotation au moyen d'une pierre qu'on allait porter à celui qui était de service le lundi. Et cette pierre, comme la clé de la buanderie, passait de foyer en foyer.

Comme dans tous les petits villages, le Conseil général était à la base de l'organisation et la Municipalité comptait cinq membres. Mais à la tête de la Commune, on trouvait toujours les plus nantis. Les villageois croyaient dur comme fer que les grosses niques avaient une instruction supérieure. Ils les jugeaient plus doués, plus malins, et meilleurs surtout. C'était pour ça qu'ils les élisaient, et une fois qu'ils les avaient élus, ils les laissaient se dépatouiller. Ils ne couraient pas aux urnes: je me souviens d'une votation où il n'y avait eu que huit participants!

Le niveau général de l'instruction et de la formation était rudimentaire au début de ce siècle. Mon père se débrouillait pas mal, il avait suivi régulièrement l'école, il ne faisait pas de fautes

d'orthographe même s'il n'écrivait pas des épîtres ! Mais ma mère, née en 1878, n'était allée à l'école qu'à l'âge de douze ans pour en ressortir à quinze. Trois années d'école. Pourquoi ? Parce qu'elle était une fille ? Parce que ses parents étaient de pauvres bougres ?

D'après mes souvenirs, faits de ce qui se racontait, on a longtemps considéré l'école comme une espèce d'invention destinée à enlever la main-d'œuvre gratuite que représentaient les enfants. On estimait aussi que le fait de savoir lire et écrire n'était pas forcément ce qui amenait le pain sur la table. On demandait aux gens d'être débrouillards, rien de plus. Je me rappelle un personnage de Grandson, contemporain de ma mère : il était patron d'une entreprise de transports et signait d'une croix toutes les lettres de voiture.

Mes parents appartenaient à cette génération charnière entre l'analphabétisme et l'instruction obligatoire. Et à cause de cette instruction qui ne faisait pas vraiment partie de la vie quotidienne, les gens n'étaient pas sûrs d'eux. Ils avaient peur d'oublier le peu qu'ils savaient. Ils préféraient faire confiance aux nantis, comme les gros paysans, et aux instruits, comme l'instituteur et le pasteur.

LE PAYSAGE était différent de ce qu'il est maintenant et avait quelque chose à voir avec le manque de confiance envers l'instruction. Quand il y avait un décès dans une famille, les héritiers, la plupart du temps, étaient incapables de s'entendre. Ils allaient sur chaque champ qu'ils partageaient en arpentant, parce qu'un géomètre, même diplômé de l'État de Vaud, aurait eu de la peine à leur prouver que trente-six mètres carrés ça pouvait donner un rectangle, un losange, un rond ou un carré. Et celui qui aurait reçu le losange en aurait mis sa main au feu que c'était le rond qui avait la meilleure terre. Les champs, partagés de cette manière, finissaient par ressembler à des corridors ou à des bandes qu'on calculait en ares ou centiares, ou en poses et en perches! Pour bien marquer la limite, ils étaient entourés de buissons, de haies. Maintenant, on trouverait ça joli. Vu d'avion on parlerait de tapisserie et les écologistes seraient contents parce que, dans ces haies, toute une vie sauvage se développait: le lièvre, le renard, le hérisson, la belette. Des tas de petits ruisseaux formaient des marais où les grenouilles et autres bestioles avaient leur habitat. Chaque champ avait un nom: « Sur la Croix », « Praz Meuron », « Le Grand

Champ » (même s'il était petit). Il y avait des noms très savoureux, mais je ne les ai plus en mémoire.

Ces morceaux enchevêtrés étaient des sources d'histoires sans fin : quand il fallait rechercher les bornes de certains domaines, on se perdait dans un de ces sacs d'embrouilles à s'arracher les cheveux, sans compter les rognés qui divisaient les familles et se transmettaient de génération en génération. Il est même arrivé qu'un paysan, qui se croyait plus malin que les autres, déplace des bornes, ni vu, ni connu. Il s'en est vanté auprès de son domestique avec lequel il s'est fâché ensuite. Vous devinez de quelle manière celui-ci s'est vengé quand il s'est fait chasser comme un malpropre. On a fait appel au géomètre qui a remesuré le champ, et le soi-disant rusé a dû faire huit jours de prison fermes.

Au moment des foins c'était à qui pouvait aller faucher le premier, ça lui faisait un andain¹ qu'il ramassait sur le champ d'à côté. Et une fois que c'était fauché, c'était fauché ! On avait les petites économies qu'on pouvait. Ce genre de pratique donnait lieu à des bagarres épiques : des coups de gueule, des querelles, des injures, tout ça pour un andain !

Dérisoire... et pourtant c'était notre vie quotidienne. Et c'est dans ce climat que les remaniements parcellaires ont eu lieu. Vous devinez les grincements de dents ! Les gros propriétaires en ont retiré le meilleur bénéfice : toutes leurs parcelles disséminées et multiples ont été regroupées. Cette opération

1. Andain : alignement du foin.

leur a coûté cher, mais ils pouvaient payer. Du moment qu'ils avaient des liquidités en poche, ils ont été les gagnants de l'opération.

Tandis que les petits paysans, endettés jusqu'au cou, ont laissé tomber la terre à ce moment-là. Le peu qu'ils ont touché leur a permis de payer quelques dettes, et comme l'industrie se développait par ici, ils sont partis vers les usines.

Quand j'étais un gamin au crâne rasé à cause des poux, j'entendais souvent dire: « Je vais chez le Juge de Paix. »

Pendant longtemps j'ai mis Dieu et le Juge de Paix sur le même socle: on les invoquait tous les deux quand il y avait des histoires. Ils étaient les seuls à voir clair dans les désordres nés des commérages colportés par les grandes et mauvaises langues. Le Juge de Paix se faisait déranger pour une pincée de chicorée prétendument piquée dans le potager du voisin! Et la diffamation faisait partie des mœurs. Chacun avait une peine folle à nouer les deux bouts: alors la jalousie et la malveillance prenaient l'avantage dès que quelqu'un suivait la vie d'autrui comme un feuilleton. On se distrait comme on pouvait, dans le fond.

J'avais douze ans quand j'ai vu au bas d'un avis mortuaire un ajout qui m'est resté: un individu décédé demandait à se faire incinérer à Lausanne et exigeait que seuls ses enfants l'escortent à la gare. Il affirmait qu'ayant pu voir et sentir l'hypocrisie, la jalousie et la médisance des gens pendant son vivant, il ne voulait pas que ce soient les mêmes qui

accompagnent sa dépouille; il ne souhaitait ni pasteur ni discours non plus. Pour l'époque et pour la région, c'était culotté. Est-ce qu'on a compris l'idée transmise par ce petit message? J'en doute, parce que les commentaires sont allés bon train aux fontaines à lessive et dans les laiteries. Partir comme ça, sans pasteur, ni fanfare! Sans offrir un verre à ses concitoyens!